

Mère Marie-Thérèse Haze et la fondation des Filles de la Croix dans le contexte social, culturel et ecclésial de Liège de son temps.

Conférence de l'Abbé J.P. Delville – Maison-Mère – 25-06-2011

Je vais vous proposer un survol de la vie de Mère Marie-Thérèse, à la lumière d'événements et de défis qui ont marqué son époque et, concrètement, on pourrait dire, en lien avec cinq révolutions :

- La révolution française
- La révolution industrielle
- La révolution belge : 1830
- La révolution socialiste
- et enfin, la révolution mondialiste, à travers le mouvement colonialiste.

C'est vous dire si Mère Marie-Thérèse Haze, qui est née en 1782 et qui est morte, nonagénaire, en 1876, a vécu une époque particulièrement bouleversée et c'est dire que son existence mais aussi la fondation des Filles de la Croix, est une réponse à des grands défis qui se posaient à cette époque.

1^{ère} étape donc, **la Révolution française 1789** – 14 juillet : prise de la Bastille à Paris
Marie-Thérèse Haze avait 7 ans, à la révolution française.

Vous allez me dire : « Oui, mais elle était à Liège, pas à Paris ». Bien sûr, mais nous avons eu notre révolution liégeoise et il a suffi d'un mois de retard : en août 1789, la révolution éclate à Liège.

Le Prince-Evêque doit s'enfuir, d'abord pas plus loin que Seraing où il a un grand château, aujourd'hui le siège des usines Cockerill, désormais Arcelor Mittal, mais bientôt, il devra émigrer en Allemagne et donc, s'éloigner beaucoup de son diocèse. Et c'est donc une première révolution que la petite Jeanne Haze – elle s'appelait Jeanne, de son prénom civil – va expérimenter. Ce sera d'autant plus dur pour elle que sa famille est très bien intégrée dans « l'Establishment » ici à Liège car son père fait partie des fonctionnaires du Prince-Evêque et est très bien vu à la Cour du Prince-Evêque. Vous imaginez que quand la révolution se fait contre le Prince-Evêque, les fonctionnaires deviennent des personnes suspectes. Il va donc vivre des heures difficiles avec sa famille.

Leur maison se trouvait dans la paroisse St Adalbert, près de St Jean ; il reste encore la rue St Adalbert. C'était là qu'ils avaient leur propriété.

L'Evêque, à l'époque de la révolution, s'appelait Constantin de Hoensbroek. C'était malheureusement un homme maladroit, typiquement homme d'Ancien Régime. Il n'a pas été capable de discuter avec les Révolutionnaires ; il s'est tout de suite enfui.

La petite Jeanne était, en quelque sorte, intégrée dans ce milieu proche de la Cour de l'Evêque et, au niveau religieux, elle connaissait très bien les Cisterciennes de Robermont car Robermont, avant d'être un cimetière, était une abbaye cistercienne et Madame Haze, de son nom, Marguerite Tombeur, avait une grande amie religieuse à Robermont ; elle allait donc régulièrement en visite au Monastère et y emmenait ses fillettes, par la même occasion. Elle avait cinq filles et un garçon.

La petite Jeanne était frappée par la vie des Religieuses. Elle était une enfant très douée. Dès l'âge de quatre ans, elle savait lire. Il faut dire que le Papa, fonctionnaire de l'Evêque, s'improvisait instituteur de ses enfants. Cela n'est pas rien car à l'époque, l'enseignement

n'était pas obligatoire et encore moins pour les filles. Souvent, elles n'apprenaient pas à lire et à écrire. Par contre, la petite Jeanne est très précoce et, un jour, au Monastère, la Maman est en visite et rencontre l'Abbesse, voilà que Jeanne attrape un livre dans ses mains et commence à lire tout haut, à l'âge de quatre ans !

L'Abbesse, émerveillée, lui lance, paraît-il, en guise de compliment : « Et bien toi, un jour, tu seras une Abbesse aussi ». Cela n'était peut-être pas tombé dans l'oreille d'une sourde... Toujours est-il que cette enfant est intégrée dans ce milieu de la vie religieuse du Monastère de Robermont et en reçoit une grande influence : on raconte que, avec ses sœurs, il lui arrive de jouer à « faire » la Mère Abbesse. Elle emmenait ses petites sœurs en cortège, comme l'Abbesse, avec un bâton à la main en guise de crosse et, quand une des petites sœurs de Jeanne ne suivait pas bien le rang, elle lui tapait sur la tête tout doucement, avec son bâton.

Voilà donc quelques éléments de la jeunesse de Jeanne à l'époque, une époque pourrait-on dire, encore heureuse, sous l'Ancien Régime.

Quand cet Ancien Régime tombe en 1789, - et il est tombé progressivement entre 1789 et 1795 - on peut dire que c'est un monde millénaire qui s'écroule. La Révolution française met fin à une société qui remonte, en fait, au Moyen Age, une société basée sur des privilèges :

- privilèges pour la noblesse, qui a, en particulier, des droits de justice
- privilèges pour l'Eglise qui a des tribunaux spécifiques et est exemptée d'impôts
- et même, privilèges pour les corporations de métiers qui contrôlent l'entrée dans les structures traditionnelles

C'est une société inégalitaire, d'ailleurs basée sur des coutumes locales, vraiment complexes et différentes, qui d'un endroit à l'autre pouvaient beaucoup varier. Ainsi, par exemple, les mesures : qui se faisaient sur base, du pied, du pouce ou du pas mais à Liège, c'était le pied de St Lambert : 33cm ; à St Trond, c'était le pied de St Trond : 32cm et en Flandre, vous aviez le pied des Flandres : 31 cm !

Toutes les mesures étaient différentes ; les monnaies étaient différentes. C'était un maquis de législations. La Révolution met fin à tout cela et introduit la rationalité. On va introduire le mètre, le centimètre et on introduit le litre au lieu du gallon. Tout change, tout se rationalise.

Et l'Eglise doit réagir elle aussi ; l'Eglise de l'Ancien Régime était basée sur une multitude de structures relativement indépendantes les unes de autres.

L'Eglise de l'Ancien Régime était en particulier basée sur les Monastères et les Collégiales. Dans ce quartier, on est bien payé pour le savoir : St Barthélemy, à quelques pas d'ici, est une Collégiale. Une Collégiale avait un Prévôt ou un Doyen. Le Doyen ou le Prévôt dirigeait les Chanoines de la Collégiale et, parmi eux, on désignait un Curé pour la paroisse. Mais celui qui dirigeait vraiment, c'était le Doyen de la Collégiale ; Le Curé n'avait pas grand-chose à dire. Les paroisses étaient très secondaires. Encore dans la toponymie de la ville de Liège, on sait que les églises de l'Ancien Régime étaient minuscules. St Thomas, par exemple, c'était l'église paroissiale où St Barthélemy se trouvait mais elle était toute petite. Ce qui comptait donc, c'étaient les Collégiales. Elles étaient indépendantes de l'Evêque ; elles étaient autonomes, de même que les Monastères. Qui plus est, les structures étaient autres que celles que nous connaissons aujourd'hui.

Il y avait les Chanoines, les Curés, des Archidiacres, les Diacres, il y avait tous les ordres mineurs qui avaient leur importance et tout cela fonctionnait dans un certain cahot mais aussi dans une grande diversité. Tout cela a été aboli à partir de la Révolution française.

L'événement le plus frappant, c'est que tous les couvents, tous les monastères, toutes les communautés ont été supprimés.

A la fin de la Révolution, quand enfin, on va essayer de retrouver un équilibre, grâce au Concordat entre Napoléon Bonaparte et le Pape Pie VII, on va proposer une structure calquée sur le modèle des fonctionnaires de l'Etat français. C'est la structure pyramidale : de mêmes qu'il y a un Préfet, un Sous-Préfet et des Maires, de même, dans un diocèse, il y aura l'Evêque qui commande, les Doyens qui suivent, les Curés qui obéissent aux Doyens et les Vicaires. La structure va être simplifiée. Toutes les structures parallèles communautaires disparaissent. Elles disparaissent même au point d'être illégales. On ne peut plus avoir des Congrégations religieuses ou des Communautés ou alors, elles subsistent dans la clandestinité. Un exemple est célèbre ici à Liège, à deux pas de cette maison : le Carmel du Potay, au sein duquel les Filles de la Croix vont avoir leur naissance, a subsisté grâce à une entourloupette ; les Carmélites se sont transformées en femmes d'ouvrage. Et, comme le Carmel était réquisitionné par l'armée, pour y mettre les quartiers généraux des soldats, les Carmélites ont dit : « Vous avez certainement besoin de personnel pour entretenir le rez-de-chaussée ; nous allons habiter dans les greniers et nous ferons tout le ménage ». « D'accord » ont dit les soldats et les Carmélites sont restées pendant 30 ans dans les greniers comme femmes d'ouvrage.

C'est au jour de la Constitution belge, que ces Carmélites sont sorties de la clandestinité. Ce sont pratiquement les seules qui, ici, à Liège aient réussi à rester avec les Bénédictines qui, elles, ont eu une autre entourloupette : elles ont dit : « Nous, nous sommes des maîtresses d'école » car elles avaient, en effet, ouvert une école. Elles ont ouvert une école pour filles et à ce titre-là, elles ont pu subsister. Elles n'étaient plus une Congrégation contemplative c'est-à-dire, pour les gens d'alors, inutiles, paresseuses, profiteuses ; elles devenaient utiles.

Voilà donc la transformation, les bouleversements, que la Révolution introduit dans l'Eglise de Liège. Mais outre cette simplification des structures, cette exclusion des communautés, l'Eglise a vécu, une dizaine d'années, de véritables traumatismes. Il y a eu des persécutions, il y a eu des exils. Si des prêtres n'acceptaient pas le nouveau système de l'Eglise, édicté par la Constitution civile du Clergé dès 1791, ils devenaient réfractaires, c'est-à-dire exclus, ou alors, ils prêtaient serment de fidélité à la République. Dès lors, ils étaient assermentés. Le clergé s'est donc trouvé coupé en deux : les prêtres de gauche et les prêtres de droite. Les assermentés et les autres. Ceux qui collaborent avec le Régime et ceux qui ne veulent pas et qui vivent dans la clandestinité.

Et après deux ou trois ans quand le système est lui-même tombé et que de nombreuses églises ont été fermées au public, de nombreux prêtres ont dû fuir et, parfois même, ont été exécutés.

Il y a donc eu pendant une dizaine d'années une persécution, une division de l'Eglise et une absence totale de formation, de suivi et de direction.

C'est ainsi que notre petite Jeanne Haze va vivre ces moments avec beaucoup de difficulté. Elle doit accompagner sa famille en exil en Allemagne. Le Papa s'enfuit à Düsseldorf. Elle revient fin 1795 quand les choses se calment un peu et là, elle ne retrouve plus le statut, d'autrefois, la bonne famille bourgeoise au service du Prince. Le Papa est mort en exil, épuisé, et la Maman avec ses 5 filles et son fils essaie de survivre. Elle monte, avec ses filles, un petit atelier de broderie, pour gagner un peu d'argent.

Voilà la rude leçon de vie que Jeanne Haze va vivre durant la Révolution.

L'écroulement donc d'un monde social, l'écroulement de l'Eglise et aussi l'épreuve personnelle : les maladies, la mort et la relégation sociale, la marginalisation sociale. Ce doit être, pour elle, un moment comme on a pu le dire, de vie de recluse.

Elle va, si on peut dire, se « terroriser », ne pas se faire beaucoup remarquer.

Plusieurs de ses sœurs, après la Révolution, vont se marier. Mais Jeanne, avec sa sœur, Ferdinande, décide de rester avec la Maman pour continuer le petit travail de broderie et se mettre au service des pauvres et des enfants, par un engagement direct, un engagement sur le terrain, dans la discrétion. Voilà donc la première étape.

Deuxième étape : la révolution industrielle.

Quand le régime de Napoléon s'écroule à son tour en 1814, nous sommes rattachés aux Pays Bas et s'ouvre alors pour notre pays, une époque qui va être prospère, au niveau industriel. Arrive, en effet, chez nous à Liège, Mr John Cockerill, qui vient d'Angleterre et qui propose au Roi des Pays-Bas d'établir des industries métallurgiques. Le Roi est d'accord et assigne à J. Cockerill l'ancien palais de plaisance des Evêques, le Château de Seraing. Un symbole : le pouvoir de l'Eglise passe désormais au pouvoir de l'industrie.

John Cockerill va lancer à Seraing les usines métallurgiques bien connues et surtout, on va inventer et développer l'acier.

L'acier, c'est un métal extraordinaire ; contrairement au fer, il ne rouille pas et il ne casse pas. C'est un métal avec lequel on peut rapidement construire des maisons. Un exemple, le plus célèbre au monde, c'est la Tour Eiffel : 300 mètres d'acier ! Avec l'acier on peut faire de longues tiges de métal qui ne rouillent pas et ne cassent pas : ce sont les rails, on pouvait donc créer les chemins de fer.

Avec l'acier, on peut faire mille et une choses. Pour la petite histoire, on peut fabriquer des pianos dont les cordes sont en acier. L'acier ouvre un univers nouveau et notre région devient un peu la Californie de l'Europe. On y fabrique de l'acier ; c'est la nouvelle ressource-miracle pour les constructions.

Notre région devient un peu aussi le symbole de la libre entreprise, de l'initiative nouvelle.

Cette société qui se lance vers cette révolution Industrielle, profite de la Révolution française qui a aboli les corporations de métiers. Désormais, chacun peut lancer une entreprise, un commerce, sans permission. Autrefois, si vous étiez pharmacien et que vous vouliez ouvrir une pharmacie à 10m d'une autre, c'était défendu par la Corporation. La libre entreprise était un peu freinée par la Corporation. Maintenant, rien de tout cela: chacun peut arriver et installer une entreprise. Cet esprit va marquer la région.

Et Marie-Thérèse était une petite « entrepreneuse » car, bientôt, elle va lancer une école dans un quartier qui n'est autre que celui-ci, le quartier St Barthélemy, financée par un atelier de broderie. Elle entend dire qu'une dame du quartier, Mademoiselle Servais avait ouvert une école mais qu'elle voulait la laisser à d'autres pour devenir Religieuse à Namur. Elle trouve Jeanne Haze et Jeanne, avec sa sœur, accepte de reprendre l'école de Melle Servais.

Mais l'école était une école pour jeunes filles riches qui pouvaient payer le minerval. Jeanne, après toutes ces années de maturation, comprend qu'elle a une vocation qui est d'être au service des pauvres et elle saisit, dans l'acte de reprise de l'école, une occasion de concrétiser ce projet qui l'anime ; elle se dit en elle-même : nous ferons aussi ici une école pour des enfants pauvres, mais comment faire pour la subsidier? Et il lui vient une petite idée : les enfants pauvres feront de la broderie, de la broderie anglaise ; on vendra les produits de l'atelier et on pourra ainsi payer le fonctionnement de l'école. Voilà la trouvaille

de Jeanne et de sa soeur Ferdinande. Pendant que l'une s'occupe des enfants riches qui paient leurs classes, l'autre s'occupe des enfants pauvres qui font aussi de la broderie.

Grâce à ce système, on peut dire que Jeanne est, à son niveau, une personne de cette révolution industrielle. Elle a lancé un atelier qui rapporte. C'est une initiative nouvelle. Qui plus est, plus original encore, c'est que c'est une femme qui s'occupe de gérer cette entreprise. Alors que la révolution industrielle était liée aux hommes, voilà qu'ici, c'est une femme qui démarre une petite affaire. Et cette petite affaire deviendra grande, 50 ans plus tard quand elle se trouvera à la tête d'une Congrégation de 1000 sœurs ; elle pourrait rivaliser avec John Cockerill, à la différence qu'elle est une femme.

Et si John Cockerill reste sur le continent européen, Jeanne va aller jusqu'aux Indes. C'est mieux que John Cockerill !

C'est vous dire l'esprit nouveau de l'époque qui anime une femme, à l'origine simple, apparemment sans grand projet perceptible au départ, mais portée par son ouverture.

La petite école est appréciée, tellement appréciée que le Vicaire général du diocèse, Mgr Brecht, s'y intéresse ; il la « couve » au point que le Curé, qui était le Doyen Cloes, aide au financement en achetant une maison devant l'église des Carmélites du Potay et ainsi l'école peut recruter des élèves ; il y aura bientôt 80 enfants.

Ce Doyen meurt en 1830 mais il avait un vicaire qui s'appelait Guillaume Habets. Il était là depuis un certain temps et il avait encouragé, lui aussi l'initiative de Jeanne et de sa sœur Fernande. Plus tard, c'est lui qui deviendra le conseiller spirituel et même le responsable ecclésiastique du nouveau groupe qui deviendra un jour, communauté religieuse.

Ainsi donc, la petite école des soeurs Haze devient solide ; elle est admirée par la hiérarchie. L'Evêque lui-même vient rendre visite à cette petite école. Le nouvel Evêque de Liège, en effet, en 1830 est Mgr van Bommel, nommé encore à la Cour hollandaise et donc hollandais d'origine. Il vient visiter l'école et la communauté. Et c'est ainsi que j'en arrive à ma troisième révolution :

Révolution belge : septembre 1830

La révolution belge va modifier considérablement la société de notre pays, parce que la révolution belge, c'est l'alliance entre les Libéraux et les Catholiques, entre les Libéraux inspirés des principes de la révolution et surtout de sa rationalité : liberté, égalité, fraternité, et les Catholiques qui sont inspirés par l'Evangile, mais qui avaient eu très peur de la révolution et en avaient beaucoup souffert.

Ce rapprochement des deux partis va créer une union nationale : le fameux parti des « Unionistes » ; On les cherche beaucoup aujourd'hui mais on ne les trouve pas !

Ce parti unioniste va s'opposer aux Hollandais et finalement produire la révolution. Cette révolution va réellement préparer pour le pays une constitution et ce sera la constitution la plus moderne du monde, à l'époque. C'est une constitution entièrement basée sur les principes de liberté avec séparation des pouvoirs et une monarchie constitutionnelle où le Roi doit respecter la Constitution. Il est le Roi des Belges et pas le Roi de la Belgique.

Cette constitution présentait un grand avantage pour l'Eglise : c'est qu'elle instituait la séparation totale entre l'Eglise et l'Etat. L'Etat renonçait à tout pouvoir de contrôle sur l'Eglise; aucun contrôle sur les nominations, y compris des Evêques.

Qui plus est, grâce à la liberté d'expression prévue par la Constitution, l'Eglise peut enfin remettre sur pied des Congrégations religieuses devenues interdites en 1789 ; 41 ans d'interdiction de communautés religieuses. Ceci va donc, en quelque sorte, revitaliser pour ne pas dire « fournir » l'Eglise en Belgique.

Un peu partout, des hommes et des femmes proposent de lancer de nouvelles Congrégations ou de reconstituer des Congrégations qui avaient été abolies ou chassées. Cet esprit d'association va donc enthousiasmer la population belge.

En outre, la Constitution a gardé un élément très important du Concordat entre Napoléon et le Pape Pie VII, c'est de subsidier les ministres du culte à raison d'un traitement pour les curés, les Vicaires, les Evêques et, d'autre part, d'accepter une autre proposition du Concordat, c'est que les églises dépendent des Communes au niveau de leur subsidiation et de leurs gros travaux.

Ainsi donc, par la Révolution belge et la nouvelle Constitution, l'Eglise était finalement favorisée. C'est cela qui va donner à Jeanne une nouvelle idée ou, plus exactement, un nouvel élan. Puisqu'on pouvait désormais fonder des Congrégations, elle demande au Vicaire Habets : « Ne pourriez-vous pas parler à l'Evêque et demander qu'il nous accorde une Règle de vie pour que ma sœur et moi et les deux autres - deux institutrices qui s'étaient jointes au groupe, en tout quatre femmes - nous puissions devenir une Congrégation. On le demande à l'Evêque qui, tout content d'avoir vu bien fonctionner l'école, dit au Vicaire : « Très bonne idée, Mr l'Abbé. Préparez vous-même un texte ». Le Vicaire dit : « Mais moi, je suis tout jeune ; je n'ai jamais fait cela ! ». « Faites un effort, dit l'Evêque ». Et voilà, notre Vicaire chargé de rédiger une Règle de vie pour la nouvelle Congrégation.

Cette Règle de vie, cette idée de Congrégation est donc véritablement due à la Révolution belge, sans quoi il n'y aurait pas eu la possibilité de cette liberté d'association.

Mais non seulement cela est dû à l'aspect légal de la Révolution, mais aussi elle est due à l'aspect de nouveauté de la société qui naît à l'époque de la Révolution. C'est une société qui redécouvre la force vitale de la foi. La foi qui avait été brimée pendant 40 ans, sous le Régime français, puis sous le Régime hollandais, devient désormais permise et même favorisée. Les historiens disent même aujourd'hui – cela se trouve dans un ouvrage récent, le dernier ouvrage qui vient de paraître sur l'Archevêché de Malines-Bruxelles, à l'occasion des 450 ans de l'Archevêché - les historiens disent que la période 1830 – 1880 est vraiment une période de « revival », de résurrection pour l'Eglise catholique en Belgique.

Cela déclenche subitement beaucoup de nouvelles initiatives ; les paroisses sont dynamisées, de nouveaux prêtres arrivent et sont formés et on invente la notion de « Mission populaire » que répandent, en particulier, les Rédemptoristes lesquels s'établissent à quelques pas d'ici, dans l'église que nous connaissons.

Ainsi donc, Jeanne profite aussi de ce nouveau dynamisme de l'Eglise.

Mais ce dynamisme a quelque chose de nouveau, en effet, parce que la Congrégation qu'elle va créer ne ressemble en rien aux Congrégations d'Ancien Régime, de l'époque d'avant la Révolution française. Car, avant la Révolution française, il n'existait officiellement pour les femmes, rien d'autre que les Monastères de vie cloîtrée : les Carmélites, les Clarisses, les Bénédictines, les Cisterciennes, etc... La vie apostolique n'était pas permise pour les Religieuses ou alors, ces Religieuses ne pouvaient pas s'appeler « Religieuses » ; elles n'étaient que des « demoiselles » qui vivaient en communauté, ou qui appartenaient à un Tiers-Ordre c'est-à-dire un troisième ordre, un ordre de laïcs à l'intérieur d'un grand ordre ; il y avait déjà des monastères d'hommes et des monastères de femmes, comme le Tiers-Ordre franciscain.

Mais après la Révolution et à cause de la crise sociale issue de la révolution industrielle et de la pauvreté qui en a émergé, va naître un nouveau modèle de Congrégation, la Congrégation apostolique, où des femmes vivent comme Religieuses mais sont, en même temps, engagées

dans la société. Elles peuvent sortir et entrer du Couvent quand elles veulent ; elles ont la clef. Elles ne sont pas cloîtrées.

Et c'est cela que Jeanne voudrait et c'est cela qu'elle va lancer. Elle est donc une des premières en Belgique à lancer un pareil type de Congrégation religieuse apostolique.

Dans la Règle de vie qu'elle a composée avec l'Abbé Habets, elle dit ceci, au début : « Le but de notre Institut est d'honorer l'humanité de Notre Seigneur- Jésus-Christ dans ses membres, faibles et souffrants. Cela, c'est l'appel, c'est l'objectif : honorer l'humanité du Christ dans ses membres faibles et souffrants. Au niveau théologique, il y a donc l'idée de contempler l'humanité du Christ ; je dirais : c'est très moderne, cela. Elle dit : Jésus, c'est d'abord un être humain ; avant d'être Dieu, nous le voyons sous son aspect humain et nous voulons que cet aspect rejaillisse sur nos frères et sœurs pauvres et souffrants.

Après avoir lancé l'objectif, elle donne deux moyens : les moyens extérieurs et les moyens intérieurs.

Moyens extérieurs : ce sera l'instruction des enfants, surtout des enfants pauvres ; le soin des malades et autres œuvres de charité.

Voilà vraiment l'aspect apostolique ; clairement : le souci des pauvres, à commencer par les enfants.

Quant aux moyens intérieurs, ce sera une tendre dévotion envers l'Humanité et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de marcher, à sa suite, comme les Saintes femmes de l'Évangile ; donc, une spiritualité axée sur l'humanité du Christ, avec, comme modèles, les Saintes femmes de l'Évangile.

Jeanne est déjà un peu féministe avant la lettre. Les femmes de l'Évangile doivent être des modèles pour les femmes d'aujourd'hui. Voilà donc l'intuition de base. Cette intuition va être acceptée. Elle sera même, plus tard, envoyée à Rome pour approbation par le Pape.

A Rome, on va un peu « tiquer ». On dira : « Honorer l'humanité de Notre seigneur Jésus-Christ.. et que faites vous de sa divinité ? L'avez-vous oubliée ? Alors, on corrigera le texte et Rome imposera d'écrire : Honorer N.S.J.Ch., Dieu et Homme. Rome met les points sur les i.

Mais l'intuition première est très intéressante. Jeanne qui ne voulait pas faire un cours de théologie, mais simplement une Règle de vie, allait axer le regard sur l'essentiel, pour elle : l'humanité du Christ. Voilà donc le projet de Jeanne.

Il se réalise officiellement en 1833, le 8 septembre, lorsqu'elle fonde la Congrégation ; il n'y avait que six religieuses : les quatre citées plus haut – les deux sœurs, Jeanne et Ferdinande - deux autres et 2 Postulantes.

Jeanne change de nom : elle va s'appeler Sœur Marie-Thérèse du Sacré-Cœur de Jésus : Marie-Thérèse : Marie, bien sûr, comme la Vierge Marie ; Thérèse, comme Ste Thérèse, la Fondatrice des Carmélites, lesquelles ont, en quelque sorte, un peu protégé la Congrégation qui naissait, au pied de leur maison, et le Sacré-Cœur, c'est justement la contemplation de l'humanité de Jésus, dans son Cœur. Donc, le nom de Marie-Thérèse du Sacré-Cœur de Jésus résume déjà tout l'objectif de la Congrégation.

J'arrive à la quatrième étape :

La révolution socialiste.

En 1848, un peu partout en Europe, éclate la Révolution dont l'esprit est déjà socialiste, même si ce n'est pas toujours le mot « socialisme » qui est utilisé et c'est cette année-là qu'un certain Karl Marx va rédiger, dans sa petite chambre qui donne sur la Grand'Place de Bruxelles, un écrit devenu célèbre : Le Manifeste du parti communiste.

Naît donc, en 1848, un mouvement qui va avoir un impact mondial et qui se base d'abord sur un constat : la révolution industrielle a produit un immense prolétariat, une foule de

pauvres qui ne sont plus protégés comme autrefois. Car autrefois, avant la Révolution française, les pauvres étaient protégés par l'Eglise qui, dans chaque paroisse, avait ce qu'on appelle « la table des pauvres », c'est-à-dire un patrimoine qui permettait de donner l'aumône ou l'alimentation aux pauvres du quartier. Ce patrimoine a été confisqué par l'Etat. Il n'est pas perdu ; aujourd'hui, c'est la part du patrimoine du CPAS.

Avec ce patrimoine, on pouvait donc venir en aide aux pauvres. Mais la Révolution ayant aboli le système, il n'a pas tout de suite été remplacé correctement. De plus, le nombre de pauvres a énormément grandi.

Deuxième problème : l'instabilité sociale. C'est que la Révolution française a supprimé les corporations de métiers. Celles-ci, bien sûr, bridaient la liberté d'entreprise – je l'ai dit- mais, d'autre part, elles protégeaient les ouvriers en leur donnant une formation. On était apprenti et puis ouvrier et puis, peut-être maître-ouvrier. On était donc suivi.

Maintenant, c'est fini ; il n'y a plus de protection. Les ouvriers sont très mal payés ; la population augmente. Les industriels ont besoin de personnel ouvrier ; on embauche et les salaires baissent.

Parce qu'il y a beaucoup de personnel à disposition, on donne des salaires qui ne permettent même pas de vivre. Il faut donc que Madame travaille et même les enfants. Cela scandalise pas mal de gens dont Karl Marx. Celui-ci propose alors une solution radicale. Il dit : « Il faut que les ouvriers se solidarisent et renversent le régime capitaliste qui est à la base de tous les maux. Il faut remplacer les Etats actuels par une démocratie, c'est-à-dire un pouvoir au peuple, ce que nous appelons aujourd'hui, les démocraties populaires.

Marx propose donc une révolution basée sur la lutte des classes et une abolition de la propriété privée.

Pour l'Eglise catholique, c'est un défi car l'Eglise n'accepte pas la principe de lutte des classes qui est contre l'amour du prochain, d'après l'Evangile et n'accepte pas d'abolir la propriété privée car elle en trouve l'origine dans le premier chapitre de la Genèse quand Dieu dit à Adam : « peuplez la terre et cultivez-la ».Donc, chaque être humain a droit à posséder quelque chose sur la terre.

Mais l'Eglise, par contre, est sensible à la dimension de misère du prolétariat ouvrier et au fait qu'il faut, pour ce prolétariat, créer quelque chose d'organisé et ne pas se contenter de donner simplement l'aumône au carrefour d'une rue. Là, on peut dire que la nouvelle Congrégation religieuse de Jeanne, comme d'ailleurs les autres de la même époque, va innover parce qu'elles vont créer de nouvelles structures pour combattre la pauvreté, à commencer par ces écoles pour les pauvres ou par ces orphelinats que Jeanne va aussi fonder ou par les hôpitaux pour accueillir les malades.

Donc, avec Jeanne et les Religieuses, commence un service social organisé qui n'est, bien sûr, pas du socialisme, au sens marxiste mais qui répond déjà aux mêmes préoccupations avec, en partie, un même esprit c'est-à-dire l'esprit d'instituer et d'organiser quelque chose. Le pas suivant sera que cette organisation puisse se faire au niveau de l'Etat. Que ce soit l'Etat qui détermine le taux des salaires ; que ce soit l'Etat qui demande et exige un salaire juste pour protéger l'ouvrier. Cela, nous y arriverons à la fin du 19^e siècle, avec la démocratie chrétienne et, à Liège, avec l'Abbé Pottier qui sera le promoteur de la Démocratie chrétienne.

Avec Jeanne, nous sommes à une étape, à l'époque du lancement de nouvelles créations, de nouvelles initiatives sociales. J'ajouterais que, pour elle, un élément a été particulièrement « stimulant », c'est la crise du choléra en 1848. Le choléra se répand dans nos régions et les sœurs se mettent au service des malades. Cela va être l'occasion de mettre sur pied des

systèmes sanitaires. Et donc, ces années-là sont des années de structuration ; ce sont les années où la Congrégation est aussi sollicitée à être présente en Allemagne car une allemande s'était engagée et voilà qu'on commence aussi en Allemagne. Ainsi la Congrégation se répand et donne une première réponse au défi de la misère ouvrière, par une structure sociale. Et j'en arrive à mon cinquième et dernier point :

La révolution mondialiste, celle de la colonisation ou de la mondialisation, au 19^e siècle.

En effet, grâce à la révolution industrielle, qui donne de nouveaux moyens de communication, qui met sur pied de nouveaux moyens de transport, l'Européen va bientôt envahir le monde entier.

Qui plus est, quand ces industries ont besoin de matières premières qu'on ne trouve pas toujours sur place, on a besoin de commerce, pour aller les chercher à l'autre bout du monde ; exemple : le caoutchouc. Le caoutchouc pour lequel Léopold II a tellement visé à avoir le Congo, sert à alimenter toute cette industrie du caoutchouc en Europe. Autrement dit, la révolution industrielle donne de nouveaux moyens de communication mondiale mais, en plus, exige d'avoir des matières premières provenant de toute la terre.

Et donc, désormais, voilà que les Français, les Anglais, les Néerlandais, se trouvent dans tous les pays du monde.

En Belgique, ce mouvement de mondialisation nous frappe aussi, nous enthousiasme même, y compris au niveau de l'Eglise et c'est ainsi que, dans l'Eglise, les nouveaux membres et Congrégations religieuses à peine remises sur pied, visent à ne pas rester en Belgique. On va, par exemple, aller aux Etats Unis et c'est ainsi que le Père Desmet, un Jésuite va évangéliser les Indiens ; pas du tout au service des Colons américains, mais bien au contraire, il protège les Indiens contre les Américains. Et puis, nous avons Théophile Verbiest qui fonde à Bruxelles, rue de Scheut, les Scheutistes, en 1862. Et puis, on a le Père Lavigerie qui fonde les Pères Blancs pour l'Evangelisation de l'Afrique, en 1868. Donc, dans notre pays, dans les années 1860, il y avait une grande conscientisation quant à la présence chrétienne au monde entier via ces nouvelles Congrégations qui viennent de se reformer ou même par des Congrégations fondées expressément par aller à l'étranger.

Mère Marie-Thérèse, sans le vouloir, se trouve prise dans ce courant car voilà qu'un Père Jésuite qui était Vicaire Apostolique à Bombay en Inde, la contacte en 1861 et lui demande si elle ne pourrait pas envoyer des Religieuses à Bombay pour fonder une école comme elle l'avait fait à Liège.

Mère Marie-Thérèse est assez impressionnée. Elle se dit : « Vais-je être capable ? » Elle a 80 ans, cette année-là. Elle se dit « Chaque fois que nous avons fondé une nouvelle maison, en Allemagne en particulier, j'ai pu aller voir sur place de quoi il s'agissait avant d'envoyer des Religieuses mais ici, comment vais-je faire ? Je ne peux pas aller moi-même en Inde » Elle a donc eu très peur. Néanmoins, elle s'est laissée conduire et c'est ainsi que, dès l'année suivante, le 27 janvier 1862, les premières Religieuses partent pour l'Inde, en particulier la sœur Lambertine, la seule française. Elles arrivent à Kurrachee, à l'embouchure du fleuve Indus. Les sœurs, là-bas, commencent une école en langue anglaise. Il faut dire qu'entretemps, elles avaient eu une recrue anglaise ici à Liège. C'était une affaire un peu étonnante : Une jeune femme, Sophie Armitage, qui voulait devenir Carmélite et qui sonnait à la porte du Carmel pour demander son admission ; au moment où elle tire le cordon de la sonnette, elle voit une Religieuse et lui dit « mais vous êtes Carmélite ? » Ah non, répondit la sœur ; moi, je suis Fille de la Croix. » Et c'est quoi cela ? » demande la jeune femme ; et la sœur explique ; « Mais, c'est cela que je veux » s'exclame la jeune fille et elle n'entre pas au Carmel mais bien chez les Filles de la Croix !

Cela me rappelle que j'ai oublié de vous dire que Mère Marie-Thérèse, au début de la Congrégation en 1833, a choisi ce nom de Filles de la Croix parce que, pour elle, l'humanité du Christ dans sa souffrance a comme symbole, la croix ; et elle avait eu une vision de la croix dans le ciel, devant l'église du Carmel : une croix de couleur noire, avec une couronne blanche au sommet et un peu de rayonnement bleu à l'endroit où les poutres de la croix se croisent et elle en avait conclu que c'était un appel qui confirmait la demande qu'elle faisait d'une Congrégation religieuse. Et c'est de là qu'elle a donné à sa Congrégation, le nom de Filles de la Croix. Le Vicaire du quartier, l'Abbé Habets, avait une autre suggestion : il disait : puisque votre but est de contempler l'humanité du Christ, vous devriez vous appeler : Congrégation de la Sainte Humanité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais, à cela, Mère Marie-Thérèse répondait ; c'est trop long ; quand les gens vont voir cela, ils vont raccourcir cela et on nous appellera les Sœurs de l'Humanité ; cela veut dire quoi ? et donc, elle a dit : ce sera Filles de la Croix.

Et voilà notre anglaise qui devient Fille de la Croix et qui introduit une attention au monde anglophone et les Religieuses sont prêtes à parler anglais quand elles arrivent en l'Inde. C'est la mondialisation déjà. Là-bas, on s'adapte. Il fait très chaud ; l'habit noir des Religieuses avait été dessiné par Mère Marie-Thérèse puisqu'elle était couturière de profession, si on peut dire. L'habit noir absorbe la chaleur du soleil ; on se demande si on ne peut pas s'adapter ; Oui, elles porteront là-bas l'habit blanc. Qui plus est, on apprend les langues locales pour pouvoir parler aux enfants. Bref, on s'adapte à ce nouveau pays et là, coup sur coup, de nouvelles fondations arrivent. Bientôt, à Bombay même, puis à Belgaum, puis à Balassore, puis à Chaibassa, et c'est là que les sœurs prennent une initiative exceptionnelle : Voyant qu'il y a beaucoup de malades atteints de la lèpre, elles décident d'ouvrir une léproserie, malgré le danger que cela représente. Nous sommes en 1875, juste deux ans après que le Père Damien a fondé sa léproserie à Molokaï et donc c'est vraiment dans le même esprit de défi par rapport à cette maladie gravissime qui se développait. Et quand l'Evêque du lieu, lors d'une visite, remarque que les sœurs ont ouvert une léproserie, il est tout étonné et il écrit à un confrère : « C'est d'elles-mêmes, spontanément, que les sœurs ont recueilli les lépreux car moi, je n'aurais jamais osé leur imposer cette œuvre. » Vous retrouvez ici l'esprit d'entreprise ; vous retrouvez aussi l'attention pour le service des pauvres qu'il faut mener jusqu'au bout.

Et ainsi, la fondation en Inde va croître et bientôt, elle va se prolonger par une fondation en Angleterre, à Cheltenham, puis à Londres.

Ainsi donc la mondialisation de la Congrégation s'est faite dans ce cadre de la mondialisation de la culture au 19^e siècle.

Conclusion : Tout ce que je vous ai dit, c'est évidemment un monde très différent du monde d'aujourd'hui. Cette révolution industrielle, à l'époque, nous en sommes très loin. Aujourd'hui, nous vivons une révolution technologique : Internet, le GSM, etc.. Alors qu'on vivait une grande pauvreté dans nos pays, malgré cette révolution industrielle, aujourd'hui, nous vivons une véritable prospérité.

A cette époque-là, il y a eu une expansion vers tout le reste de la planète ; aujourd'hui, c'est un peu l'inverse ; c'est le reste de la planète qui vient en Europe. A cette époque-là, on vivait un nouveau sens de la Congrégation, de la communauté ; aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'individualisme. A cette époque, il y avait une grande reprise de l'Eglise ; aujourd'hui, on vit plutôt une crise de l'Eglise, au moins dans nos régions.

Donc, on peut se dire que le monde est franchement très différent. Mais pourtant, il y a des parentés car aujourd'hui, si même nous avons une prospérité, nous vivons nous aussi de

nouvelles pauvretés, des pauvretés cachées, des pauvretés peut-être différentes, des pauvretés psychologiques, notamment. Il y a donc un nouveau défi de la pauvreté, sans compter la pauvreté au niveau mondial, qui est un défi gigantesque. Aujourd'hui, nous vivons le défi de la sécularisation, une difficulté à croire en Dieu, une difficulté à vivre le niveau spirituel, mais à l'époque, on avait le défi de l'attaque contre l'Eglise. Donc, dans les deux cas, il y avait quand même aussi, on peut dire, une situation d'inconfort pour le croyant.

La dimension mondiale, aujourd'hui, est très sensible et peut-être même plus qu'à l'époque encore, dans un sens sans doute, différent, de collaboration, de dialogue, moins à sens unique, mais c'est certainement un défi qui nous motive encore très fort aujourd'hui.

Enfin, j'ajouterai, dans l'Eglise, la volonté de témoigner ; elle est très forte, aujourd'hui. Certes, dans une situation un peu plus minoritaire, mais présente comme elle l'était à l'époque, dans une situation plus majoritaire.

N'empêche que dans les deux cas, on sent la volonté d'être porteurs de l'Evangile, d'annoncer l'Evangile. Donc, il y a des défis qui sont encore très actuels. C'est en cela que le message de Mère Marie-Thérèse et sa réponse aux défis du temps nous invitent à être attentifs aux défis de notre temps et à faire preuve de la même créativité qu'elle.
